

Denis, alors, chercha à la calmer et à la consoler. Mais il le fit en des termes si froids, si contraints, qu'il était bien facile de voir qu'il n'agissait ainsi que parce qu'il lui était impossible de faire autrement. L'humeur d'Angélique en redoubla.

Enfin ce fut une triste journée de noces. Vers le soir, cependant, Denis sembla prendre sur lui-même. Ses inquiétudes et ses soucis parurent se dissiper, ou du moins il leur imposa silence. Les plis de son front s'effacèrent, ses lèvres, contractées jusqu'alors, ébauchèrent un sourire, et ses yeux, mornes et abattus, reprirent leur regard vif et brillant. En même temps il retrouvait le secret de cette éloquence facile et persuasive, fertile en mots d'amour, qui semblait partir du cœur et qui le rendait si dangereux.

Le courroux d'Angélique ne put tenir bien longtemps contre ce complet retour. Quelle est la jeune femme qui, le soir de son mariage, ne pardonnerait pas quelque chose à son mari ? Angélique pardonna.

Les nouveaux époux gagnèrent la chambre nuptiale, tout embaumée encore du suave et léger parfum de Marguerite !...

Marguerite !... Nous venons de prononcer son nom, allons la retrouver. Nous savons déjà de quelle façon elle avait été conduite par Roncevaux à la petite maison voisine de la Bastille. Pendant quelques heures elle attendit avec angoisses, mais avec patience, l'arrivée de Denis.

Au bout de ce temps, une solitude aussi prolongée commença à lui sembler suspecte.

—Je n'attendrai pas plus longtemps,—dit-elle à Roncevaux,—je veux aller rejoindre mon mari, ou du moins retourner chez moi !...

Roncevaux s'inclina avec l'assurance du plus profond respect.

—Je vous demande mille fois pardon, madame,—répondit-il,—de manifester quelque opposition à votre désir ; mais la volonté formelle de M. le vicomte est que vous ne quittiez pas cette maison.

—Sa volonté !... répéta Marguerite avec stupeur.

—Oui, madame.

—Suis-je donc prisonnière ?—demanda Marguerite.

Roncevaux hésita avant de répondre. Mais il pensa qu'il valait mieux rendre, dès l'abord, la situation nette, et il dit :—Hélas ! oui, madame, vous êtes prisonnière ; mais vous pouvez vous assurer par vos propres yeux qu'on s'est efforcé, du moins, de rendre la prison digne de vous.

—Prisonnière !—répéta Marguerite avec une colère méprisante.—Ah ! monsieur, prenez garde à vos paroles !... tôt ou tard mon mari apprendra ce qui se passe, et...

Roncevaux interrompit la jeune femme et dit en s'inclinant :—Il n'aura pas besoin de l'a prendre, madame, il le sait.

—Avez-vous donc la prétention, monsieur, d'agir d'après ses ordres ?

—J'ai cette prétention, madame.

—Ainsi, c'est pour lui obéir que vous comptez me garder ici ?...

—Oui, madame.

—Vous mentez, monsieur !... s'écria Marguerite avec indignation.

Roncevaux ne répondit pas un mot.

Il salua et sortit de la chambre.

Pendant quelques minutes, Marguerite se trouva en proie à une sorte de crise nerveuse véritablement inquiétante. Simone la secourut de son mieux, et cette crise eut une fin.

Marguerite, alors, chercha à s'enfuir. Elle trouva facilement les issues de la maison et elle arriva dans le jardin. Mais là, ce fut autre chose. Dix fois elle parcourut ce jardin dans tous les sens ; les murailles semblaient n'avoir pas de portes, et, par leur hauteur, elles défiaient toute escalade.

Marguerite entra ; elle passa tout le reste de la journée et tout la nuit à pleurer amèrement.

Ici, nous devons l'avouer, notre embarras est grand. Pour raconter le drame qui pendant quelques jours se déroula dans les murs de la petite maison entre ces trois acteurs, Roncevaux, Marguerite et Simone, il nous faudrait plus d'un volume. Au lieu d'un volume, il ne nous reste que quelques lignes. Nous ne pouvons donc que tracer un scénario excessivement rapide des scènes que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cela aurait précisément l'importance et la couleur d'un de ces faits-Paris, dont les journaux abondent quand ils sont à court de matières intéressantes, politiques ou commerciales. Roncevaux, dès le second jour, s'arma de courage et parla de son amour à la pauvre Marguerite. La jeune femme, indignée, le chassa de sa présence et lui défendit de paraître devant elle.

Pendant vingt-quatre heures, Roncevaux sembla disposé à obéir.

Mais ce n'était pas pour rien qu'il avait placé auprès de la jeune femme Simone, devenue son âme damnée. Avec les apparences de la plus touchante compassion, du plus affectueux intérêt pour sa maîtresse la camériste sut plaider habilement la cause de Roncevaux. Elle fit valoir le profond respect dont ce dernier se sentait jamais écarté jusqu'alors, et, quand à son amour, était-il donc si coupable en n'ayant pu se défendre de donner son cœur à une jeune femme, belle entre les plus belles, trahie, abandonnée par un mari indigne de la posséder ?

Ces mots de trahison et d'abandon firent pro-

fondément et douloureusement réfléchir Marguerite. Jusqu'alors elle avait cru que son mari ne devait point être complice du piège dans lequel elle avait été attirée. Ses yeux se dessillèrent, le soupçon entra dans son âme. Elle eut des doutes. Une fois ces premiers doutes conçus, elle voulut les éclaircir.

Roncevaux seul pouvait porter la lumière au milieu de ces ténèbres ; elle fit demander Roncevaux. Ce dernier accourut, et, questionné par Marguerite, il se donna toutes les apparences d'un homme généreux et qui ne veut pas trahir le secret de son ami.

Entre Marguerite et lui, la lutte fut longue et dura plusieurs jours.

Enfin, Roncevaux, comprenant qu'il fallait avant toute chose tuer Denis par le mépris dans le cœur de Marguerite pour avoir une chance de lui succéder, et que là était son unique espoir, Roncevaux, disons-nous, se résolut à jouer le tout pour le tout.

Il céda.

Il mit au jour, devant les yeux épouvantés de la jeune femme, la hideuse vérité, sans en voiler l'horreur. Il lui montra le prétendu chevalier de Navailles, le prétendu vicomte de Pessac, capitaine de bandits et se nommant Poulailler. Il le lui montra la trompant par des lettres fausses, l'abusant par un faux mariage, donnant à Paris une célébrité infâme aux exploits du chevalier.

Marguerite, pâle comme une morte qui vient de sortir de sa tombe et de son suaire, écouta jusqu'au bout ses confidences horribles. Vingt fois, pendant ce récit, il lui sembla qu'elle allait mourir ou devenir folle.

—La preuve !—murmura-elle d'une voix étranglée quand Roncevaux eut achevé,—la preuve !

—La preuve,—répondit Roncevaux,—c'est que le vicomte Raoul de Pessac épouse demain, en l'église de Saint-Eustache, mademoiselle Angélique Locquard !...

Les lèvres de Marguerite devinrent blanches, et tout son corps frissonna, comme tremblent les feuilles jaunies au souffle des vents d'automne.

—Faites-moi assister à ce mariage !...—dit-elle ensuite avec un calme terrible,—et si vous m'avez dit vrai, je vous appartierai !...

—Me le jurz-vous, madame ?... s'écria Roncevaux avec un indéfinissable transport.

—Je vous le jure sur ma vie,—répondit lentement Marguerite.

Et, tout bas, elle ajouta :—Oui, sur ma vie... et je ne trahirai pas mon serment, car demain je serai morte !...

Nous savons, maintenant, par qui fut poussé ce cri que nous avons entendu résonner sous les voûtes de l'église Saint-Eustache.

Roncevaux entraîna Marguerite, Mais une foule nombreuse de curieux et de mendiants obstruait le porche de l'église.

Soit hasard, soit intention, la jeune femme disparut au milieu de cette foule, et toutes les recherches de Roncevaux pour la retrouver furent sans résultat.

C'est que Marguerite venait de se jeter dans une chaise qui passait à vide, et que donnant deux louis aux porteurs, elle leur avait dit :—A l'hôtel de monsieur le lieutenant de police !

EPILOGUE.

DONNÉ AU DIABLE.

Il était deux heures du matin. Une nuit sans lune étendait ses ombres épaisses sur les rues de Paris, fort mal éclairées à cet époque, comme chacun le sait.

A ce moment, de petites escouades, fortes chacune de dix à douze hommes, et muettes comme des troupes de fantômes, débouchaient sans bruit des rues avoisinant l'hôtel des Nèfles, et formaient tout alentour un infranchissable cordon. Bientôt avec cette adresse qui n'appartient qu'aux voleurs et aux agents de police, une corde, terminée par un crampon et à laquelle aboutissait une échelle de soie, fut jetée par-dessus le mur, au couronnement duquel le crampon s'attacha.

Un homme grimpa lestement à cette échelle, redescendit de l'autre côté, et, à l'aide des instruments spéciaux dont il était muni, ouvrit sans bruit la petite porte qui donnait sur la rue. Une trentaine d'hommes, observant un profond silence et étouffant le bruit de leurs pas, pénétrèrent alors dans le jardin.

Hu ! ou dix d'entre eux allèrent se poster auprès du pavillon qui se trouvait à l'extrémité de ce jardin.

Les autres (et parmi ces derniers se trouvait une femme masquée qu'il fallait soutenir), les autres disons-nous, se dirigèrent vers la principale entrée de l'hôtel.

Cette porte ne tarda guère à céder, comme avait déjà fait celle du jardin.

Les nocturnes visiteurs se trouvaient dans le vestibule. La femme masquée parut alors reprendre ses forces et son énergie. Elle se dégagea des bras qui soutenaient sa marche chancelante, et, saisissant la lanterne sourde dont la faible lueur guidait les arrivants, elle marcha la première et dit, d'une voix étouffée, mais distincte :—Suivez-moi !...

Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, Denis se réveilla en sursaut et prêta

l'oreille. Il lui semblait entendre un bruit étrange à la porte de sa chambre. Il écouta mieux, et, au bout d'une seconde, il avait acquis la certitude que ses oreilles ne le trompaient point.

Cependant le bruit continuait.

Denis saisit deux pistolets qui se trouvaient toujours à la portée de sa main sur la table de nuit. Il les arma, et, prêt à faire feu, il cria d'une voix tonnante :—Qui va là ?...

Pour toute réponse, la porte s'ouvrit violemment, et dix hommes, toujours précédés par la femme masquée, se précipitèrent dans la chambre.

La nouvelle mariée s'était évanouie.

Deux coups de pistolet retentirent. Une seule personne tomba.

Denis s'élança hors de son lit et voulut saisir une épée à un trophée d'armes pour essayer une résistance désespérée. Mais il était déjà entouré, garrotté, enchaîné !

Un homme, tout vêtu de noir, s'approcha de lui et lui dit d'un ton railleur :—Nous nous sommes déjà vus, monsieur le chevalier ; vous aviez pris la peine de me faire une visite chez moi, je vous rends votre politesse aujourd'hui !... Nous avons joué ensemble un jeu fort bizarre... j'avais perdu la première partie ; mais comme vous voyez, je prends ma revanche, et je crois que, vraisemblablement, je gagnerai la belle !... Qu'en dites-vous ?...

L'homme qui parlait ainsi était le lieutenant de police.

—Ah !—s'écria Denis au comble de la rage, —vous avez raison !... je suis vaincu !... je suis perdu !... Mais qui donc m'a trahi ?... qui m'a livré ?...

—Moi !...—répondit une voix mourante.

Et la femme masquée, se soulevant sur son coude, au milieu des flots de sang qui s'échappaient d'une large blessure, arracha le loup de velours noir qui couvrait son visage, et fixant sur Denis un regard que les ombres de la mort rendaient déjà vague et incertain, elle répéta :—Moi !... Marguerite de Kergen... qui s'est vengée !... et qui vous pardonne !...

Et, retombant en arrière, elle expira après avoir prononcé ces mots !...

Une foule immense stationnait aux abords de la place de Grève.

Tout était prêt pour l'exécution. Le capitaine des chevaliers du poignard allait expier sur la roue les nombreux forfaits qui lui avaient valu une popularité si grande.

Or, le peu de qui l'avait adoré, était (rendons-lui justice, à ce bon peuple, c'est bien le moins !)... était, disons-nous, enchanté de le voir mourir. Il est vrai que le supplice de la roue offrait des détails bien propres à captiver l'attention et à tenir la curiosité en éveil !...

A côté du hideux instrument se tenait debout le bourreau. Cet exécuteur des hautes œuvres était un vieillard, remarquable par sa grande taille, encore droite, et par sa longue barbe blanche, qui tombait jusqu'au milieu de sa poitrine recouverte d'un justaucorps brun.

On racontait sur cet homme un certain nombre d'histoires étranges et dont quelques-unes ne semblaient pas absolument dénuées de fondement. Fils de bourreau, il avait dû recueillir, avec la succession de son père, le glaive sanglant de la justice humaine. Mais un jour, étant arrivé déjà à la maturité, il s'était senti pris d'une insurmontable horreur pour son métier d'assassin juridique ; il n'avait pu résister au mépris et à l'effroi qu'inspirent le nom et la profession du bourreau. Il s'était enfui de Paris et avait cherché, disait-on, un asile ignoré sur les grèves lointaines de la Manche ou de l'Océan.

Quelle réprobation nouvelle avait frappé l'infortuné au bord de ces plages incessamment battues par une mer en furie ? Voilà ce que personne ne savait. Toujours est-il qu'il en revint, au bout de quelques années, avec une haine des hommes si sombre et si farouche, qu'il sollicita lui-même sa réintégration dans les fonctions de bourreau, et que les jours d'exécution devinrent pour lui des jours de fête.

Ce matin-là, il semblait en proie à une agitation qui ne lui était point naturelle et qui se manifestait depuis le moment où la lecture de l'arrêt lui avait appris que ce fameux chevalier qu'il allait exécuter se nommait en réalité Jean-Denis Poulailler.

Entin l'heure sonna. L'escouade de cavaliers de la maréchaussée apparut fendant la foule et amenant, pieds et poings liés, le héros de cette fête sanglante !...

Un prêtre accompagna Denis et s'efforçait de ramener à Dieu cette âme qui allait paraître devant lui, chargée d'un si lourd fardeau. Mais Denis accueillait avec des railleries cyniques les touchantes paroles, les évangéliques exhortations du bon prêtre.

La troupe funèbre arriva au pied de l'échafaud. Le bourreau attacha Denis sur la roue. —Mon ami,—lui dit le jeune homme,—faites-moi souffrir le moins possible, je vous en prie !...

—Au nom du ciel, mon enfant,—murmura le prêtre,—il en est temps encore,—ouvrez les yeux !... revenez à Dieu !...

—Mon père,—répliqua Denis,—je vous en prie, n'insistez pas !... je ne puis offrir à Dieu ce qui appartient à un autre !... Depuis le jour de ma naissance, je suis donné au diable !...

La prêtre cacha sa tête dans ses mains !...

Le bourreau tressaillit, et, se penchant sur le condamné, il lui dit d'une voix sourde et

violemment émue :—Où êtes-vous né et comment se nommait votre père ?...

—Pourquoi me demandez-vous cela ?...—répliqua Denis.

—Répondez-moi et je vous jure que votre mort sera douce et que je vous tuerai d'un seul coup !...

—Eh bien !—murmura Denis,—je suis né à Etretat, et mon père se nommait Alain !...

—Etretat !... Alain !... balbutia le bourreau.—Donné au diable !... c'est lui !... c'est l'enfant !... c'est bien lui !... ma malédiction a porté ses fruits terribles !...

Et tenant religieusement la parole qu'il venait de donner, il frappa Denis au milieu de la poitrine d'un seul coup de sa lourde masse. Le sang jaillit par le nez, par la bouche, par les oreilles ; une suprême convulsion fit trembler les membres attachés à la roue, et tout fut fini.

Le peuple murmura. Il n'avait pas eu sa curée d'émotions sanglantes. C'était une exécution manquée !

Voici ce que la chronique raconte :

Ce même jour et à cette même heure où Denis Poulailler mourait sur la roue en place de Grève, une épouvantable tempête, telle que de mémoire de vieillard on n'en avait pas vu de semblable, se déchainait sur la baie d'Etretat. Quoiqu'on fût en plein jour, l'obscurité était devenue aussi profonde que les nuits les plus noires. Les éclairs rayaient seuls cette obscurité sinistre ; la foudre grondait sans relâche, mêlant son fracas à celui des vagues qui bondissaient et s'éroulaient comme des montagnes liquides soulevées par des volcans.

Cette tempête dura toute la journée.

Quand enfin, vers le soir, les derniers nuages s'envolèrent, chassés par le souffle de la tourmente, quand les lueurs douteuses du crépuscule permirent de distinguer les objets, la tour maudite n'existait plus !...

Elle avait disparu, foudroyée par Satan ! ! !

FIN.

HOPITAL DU SAOIRE-CŒUR DE JESUS.

GRANDE ŒUVRE DE CHARITÉ

LOTÉRIE

Sous le patronage de Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec, et de MM. les Membres du Clergé, pour aider à la construction de l'Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus, à St. Sauveur de Québec.

CONDITIONS :

I.

GAIN OFFERT.

- 1 Lot. 2 bons chevaux pour lesquels il est offert \$100 00
2 Montres d'or. \$60. \$40 100 00
1 Cornet à piston, monté en argent 50 00
2 Chaises brodées en laine 55 00
2 Tableaux :—Sacré-Cœur de Jésus et de Marie 25 00
1 Service à déjeuner, en argent 25 00
1 Magnifique Prie-Dieu 16 00
En tout 1000 lots, dont plusieurs d'une grande valeur.
Une messe, chaque mois, (à perpétuité) pour les bienfaiteurs de l'Œuvre.

II.

VENTE DES BILLET.

Chaque billet se vend 25 centins. Les avantages suivants sont accordés à ceux qui en prennent un certain nombre, savoir :
1. 1 billet pour 12 ; ce qui fait 13 billets pour \$3.
2. 3 billets pour 24 ; " 27 billets pour \$6.
Le nom et la résidence de l'acquéreur de billets doivent être écrits lisiblement sur la marge de chaque billet qu'il achète, puis ces billets en sont détachés et lui sont remis ; mais les marges restent entre les mains de celui qui les vend, pour être renvoyées au sousigné, pour la fin de mai prochain. De cette manière la perte des billets détachés, une erreur dans la numération ou la falsification des numéros, ne peuvent entraîner aucun inconvénient.
Des dépôts de billets seront faits dans toutes les paroisses, chez messieurs les Curés et autres personnes qui voudront bien se charger d'en vendre, et cette vente durera jusqu'à la fin de mai.

III.

TIRAGE DES LOTS.

Le tirage des lots se fera, s'il est possible, dans le cours du mois de juin prochain, par deux prêtres, nommés à cet effet, par Sa Grâce Mgr. l'Archevêque, et en présence des intéressés qui désireront y assister. Et pour cette fin, le jour et l'heure du tirage des lots seront annoncés dans les journaux de Québec.

Voici le mode qui sera suivi pour faire ce tirage :
1. Toutes les marges des billets vendus, portant les noms des acheteurs, seront déposées dans une urne, et dans une autre urne seront jetés tous les numéros des lots qui sont inscrits dans un livre spécial.
2. On tirera d'abord de l'urne aux marges, le nom d'un acquéreur, et de suite on tirera de l'urne aux lots, le numéro que le sort lui donnera ; et ainsi de suite jusqu'à épuisement des lots ; de cette manière, les noms des personnes et les numéros des lots seront également tirés au sort.
3. Le tirage terminé, un adresse à chaque propriétaire de billet gagnant, une lettre pour l'informer de ce qu'il aura gagné, et il sera mis en possession du lot ou des lots gagnés, en s'adressant au sousigné auquel il devra présenter la lettre qui lui aura été adressée.
4. Tous les lots devront être réclamés dans le cours d'une année. Passé ce temps, les lots, qui n'auront pas été réclamés, seront vendus au profit du dit Hôpital du Sacré-Cœur de Jésus.

J. R. L. HAMELIN, Procureur, Hôpital-Général, Québec.